
Exhibitions. L'invention du sauvage

Paris, Musée du Quai Branly, 29 novembre – 3 juin 2012

Jérôme Glicenstein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/311>

DOI : 10.4000/marges.311

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 182-183

ISBN : 978-2-84292-343-3

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Exhibitions. L'invention du sauvage », *Marges* [En ligne], 14 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/311> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.311>

© Presses universitaires de Vincennes

Exhibitions.

L'invention du sauvage

Paris, Musée du Quai Branly, 29 novembre – 3 juin 2012

Le Musée du Quai Branly oscille constamment entre des expositions en forme de « blockbuster », dans la lignée de la présentation de ses collections permanentes et d'autres plus confidentielles, documentaires, comme celle qui avait été consacrée à la revue *Présence africaine* fin 2009. « Exhibitions » se situe à mi-chemin entre ces deux modèles : d'un côté, c'est une exposition clairement destinée au grand public, comme en témoigne le patronage de son commissaire général Lilian Thuram ; d'un autre côté, il n'y a pas de chefs-d'œuvre à découvrir, rien de spectaculaire et rien qui justifie que l'on fasse la queue pendant des heures.

D'ailleurs, c'est la première chose que l'on remarque en arrivant : les autres expositions – respectivement consacrées aux Samourai et aux Maoris – ont visiblement plus de succès, tout au moins si l'on se fie à la longueur de leurs files d'attente. Ce point n'est pas anodin puisque la première image que l'on a d'« Exhibitions » est justement une animation qui égrène les chiffres importants de fréquentation des différentes expositions coloniales. On en est bien loin ; d'autant plus qu'« Exhibitions » représente un parti pris

radicalement documentaire présentant une grande part de reproductions ou fac-similés. C'est là un premier paradoxe : on nous avertit dès l'entrée de la fragilité des œuvres – cause du peu de lumière dans les salles – et on s'aperçoit qu'en fait il y a bien peu d'œuvres à voir. De fait, à part quelques peintures ou sculptures ici et là, il y a surtout un nombre important de documents – affiches, livres, cartes postales, photographies, textes officiels – le tout « émaillé de passionnants dispositifs multimédias », pour reprendre l'expression de Stéphane Martin, le président du Musée. Bien entendu, l'omniprésence de ces dispositifs, conjuguée à la masse de documents, à des dizaines de textes rédigés en petits caractères, à l'obscurité et à l'exiguïté du lieu, rendent la question de la distanciation quelque peu problématique.

L'idée de l'exposition serait venue à Lilian Thuram en discutant avec l'un de ses confrères, Christian Karembeu, dont les arrières-grand-parents avaient été exhibés au Jardin d'acclimatation, en marge de l'exposition coloniale de 1931. À partir de là, le footballeur récemment retraité se met en tête de combattre à la fois le racisme et les

images qui « fabriquaient du sauvage » tout en « déconstruisant ces schémas de pensée qui voudraient faire croire qu'il y aurait des humanités supérieures à d'autres », selon ses mots.

Le problème que pose ce genre de projet est bien connu. Est-ce qu'on ne renforce pas les préjugés et les stéréotypes en montrant des images stéréotypées ? Est-ce que le spectateur ne va pas succomber au spectacle qu'on lui présente ? De fait on ne peut manquer de ressentir un léger malaise à la vue des accumulations de « monstres de foires ». La question n'a pas été ignorée par les organisateurs. Et de fait, bien qu'il y ait des images spectaculaires dans l'exposition – images qui posent au spectateur le problème de sa propre position de voyeur –, un parti pris différent apparaît. L'hypothèse défendue par les commissaires est que le « sauvage » n'est sauvage qu'en vertu de son anonymat, du fait même qu'il est inconnu et non relié à la « famille des hommes ». Ils ont donc cherché à retrouver les noms et les histoires des personnes représentées. C'est ici sans doute que se trouve le point le plus convaincant de l'exposition ; les dernières salles sont ainsi consacrées à des témoignages des personnes exhibées et de leurs descendants. La célèbre Vénus Hottentote redevient Saartjie Baartman et « What is it ? », l'homme-singe, redevient William Henry Johnson.

L'exposition suit un plan assez sommaire, en trois parties, autour de l'invention du « sauvage », des expositions coloniales et des villages itinérants. En fait, cette tripartition n'est pas toujours très clairement établie et on retrouve la Vénus Hottentote dans les trois parties de l'exposition. Malgré cela, le propos est souvent intéressant : on apprend ainsi que les exhibitions de sauvages ne se sont pas limitées aux pays occidentaux, qu'il y en a eu également au Japon ; qu'elles ne se

sont pas achevées avant la Seconde guerre mondiale – il y avait encore un village congolais à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 – ; que d'autres présentations de mauvais goût ont pu avoir lieu plus récemment, comme au sein du « Village Bamboula » en 1994, à côté de Nantes. Ce qui manque le plus ce sont peut-être les évocations des réactions suscitées. Mis à part une ou deux gravures, dont l'une de Granville (1830) qui montre la présentation aux Indiens du Missouri d'une famille européenne, on n'apprendra pas grand-chose des oppositions à ce genre d'exhibition.

Quoi qu'il en soit, le principal problème de l'exposition est d'ordre scénographique : on a parfois l'impression que le catalogue rend mieux compte de la thématique retenue. Sans compter que les scénographes se sont autorisés quelques interventions pas toujours heureuses : de l'évocation de la Vénus Hottentote sous la forme d'une ombre tournant sur un podium, jusqu'à l'ajout d'une série de miroirs qui ponctuent l'espace. On suppose qu'il s'agit d'obtenir un phénomène d'identification de la part des visiteurs. Certains miroirs sont déformants, sans doute pour que l'on puisse constater en quoi le familier peut devenir étrange. Dans un autre registre, afin de rendre plus alléchante la présentation d'un grand nombre de photographies, les organisateurs ont choisi de les faire filmer en lents travellings et plans-séquences. Il s'agit sans doute de maintenir l'attention des visiteurs. Enfin, l'intervention artistique qui clôt l'exposition semble un peu décalée. Avec *Qui est votre sauvage ?* Vincent Elka a choisi de filmer des personnes affirmant leur différence dans l'espace social (homosexuels, nains, Roms, Arabes...). Une exhibition permettant de combattre les exhibitions ?

Jérôme Glicenstein